

Mais la caravane rencontre les soldats du génie qui viennent de faire les derniers travaux aux parallèles de départ. Deux ânes, n'ayant pu croiser les sapeurs dans un boyau, grimpent à travers champs et s'égarent. Ce sont ceux qui portent les vivres, lesquels d'ailleurs ne sont point perdus pour tout le monde. Quelques coups de canon troublent par intervalle le calme trompeur de la soirée. La route de Prosnès et celle de l'Esplanade, qui la coupe à angle droit, sont encore désertes. Nous frôlons quelques cadavres de chevaux qu'un projectile vient d'éventrer. De larges flaques de sang noir tachent le sol. Auprès de leurs blessures béantes, je récite avec émotion mon rosaire pour tant d'être humains qui arroseront de leur sang ces campagnes dévastées. Par le boyau d'Auvergne, après une longue marche, nous parvenons à la tranchée serbe où la direction de l'infanterie a installé ses services dans une sorte de long couloir souterrain. L'abri est encombré et inondé. Officiers, secrétaires, agents de liaison, signaleurs improvisent des installations de fortune. Au bout de notre cave, une sorte de puits muni d'une échelle permet d'accéder à un observatoire d'où l'on embrasse le théâtre des opérations : les pentes qui dévalent, grises et nues, pour s'allonger ensuite sous des bois coupés de tranchées d'où se relèvent les flancs du Cornillet et du Mont Blond.

La présence du colonel Durand a bientôt fait régner dans ce caravansérail souterrain l'ordre, l'activité, la confiance. Chacun, auprès de lui, se sent meilleur. Sa voix fait remonter dans les âmes les sentiments les plus généreux. Voici encore un officier supérieur dont le souvenir restera à jamais dans ma mémoire comme un des types les plus accomplis du chef militaire français. Il vit depuis plus d'un an entre la tombe d'un fils de vingt ans et le lit d'une femme mourante. Une volonté d'acier lui a permis de surmonter son angoisse et sa douleur. Du matin au soir, et parfois du soir au matin,